Saúlo Mercader “Las inclusas”!

En mendiant à travers la ville, je risquais de dévoiler son nom, de le trahir…J’étais devenu dangereux pour lui. Mon père m’accompagna donc dans “la inclusa” de José Antonio.
Ces lieux avaient pour mission de recueillir les enfants de “rouges” orphelins. En fait, “la inclusa” était un camp pour enfants copié sur les camps nazis. Ces bâtiments gris, entourés de barbelés, n’avaient été construits que dans un but : avilir, casser, tuer les fils des vaincus. Entre 7 et 13 ans, j’y ai fait plusieurs séjours, dont un d’un an et demi. L’hospice était un enfer. Un univers sordide, peuplé d’enfants scrofuleux et rachitiques, aux grands yeux vides et aux crânes tondus.

L’établissement était dirigé par sœur Aurore, un bourreau à cornette et crucifix. Elle nous détestait de toute son âme, de toute sa chair. Elle nous répétait que nous étions des enfants de “rouges”, que nos parents avaient violé des nonnes et brûlé des églises.
Rien n’était assez cruel pour nous: nous avions entre 3 et 14 ans, mais tant de fautes à racheter…
Nous étions toujours sur le qui-vive, occupés à esquiver les coups.

Si “la inclusa” était destinée aux enfants, ils étaient perfidement mélangés à des adultes, débiles mentaux ou handicapés. Nous, les petits, étions toujours sur le qui-vive, occupés à esquiver les coups des adultes en transe qui se cognaient la tête contre les murs.

On nous réveillait à 5 h pour la toilette. En fait, on nous immergeait chacun à notre tour dans une grande baignoire d’eau glacée où sœur Aurore nous frottait avec une sorte de gant de crin, arrachant nos croûtes et rouvrant nos plaies, en psalmodiant “hijo del diablo” (fils du diable), comme pour mieux extirper le péché qui était en nous. Jamais je n’ai vu un sourire, un signe de compassion sur son visage crayeux. Elle ne sourcillait même pas devant le désespoir des plus petits. Des enfants de 3 à 5 ans que l’on faisait taire à coups de cravache.

Des enfants qu’on forçait, pour “leur apprendre”, à avaler leurs excréments quand ils s’oubliaient dans leurs culottes. Cela m’est arrivé à moi aussi.

On venait prélever le sang des “enfants du diable” pour le donner aux “enfants du bien”!
Je garde de cette époque un souvenir particulièrement horrible. …
C’est sans doute grâce à la dysenterie dont je souffrais que j’ai échappé à de telles pratiques.

Comment ai-je survécu ? Je ne le sais pas… Je crois que mes forces étaient spirituelles. Sans cesse, je m’imaginais libre, dehors, en train de dessiner ou de faire des figurines en argile. Parfois, je détachais en cachette un bout de plâtre du mur et, protégé par les autres enfants, je dessinais sur le sol des créatures qui, un instant, nous faisaient rêver. Plusieurs fois, je me suis fait prendre. Je m’étais permis l’intolérable… j’avais osé créer. On m’enfermait alors en compagnie de malades mentaux. Je me disais que, plus tard, je peindrais leurs visages torturés. Un jour, pourtant, je suis sorti. Sans doute parce que mon père en avait décidé ainsi.

Aujourd’hui, il est de mon devoir de parler de ces anciens compagnons sacrifiés. I
Ces visages d’enfants aux yeux vides et aux mines blafardes me hantent. Presque tous ceux de ma génération sont morts.

Il est évident que l’art m’a sauvé. Il m’a aidé à sublimer ma souffrance.
Sans cela, je serais mort.